



Leibniz

La raison de l'être

Claire Schwartz

Né en 1646 dans un
Guerre de Trente ans
Leibniz bénéficie d'une
éducation et de c
Rapidement reconnu
c'est un homme m
son intelligence da
sur d'innombrables
encyclopédique don
proche des auteurs d
métaphysique, en re
Grand Siècle. Étud
entre deux siècles,
déchirée par les con
c'est aussi compren
qui l'anime – entre l
et la religion, entre l

Belin:

Gottfried Leibniz

La raison de l'être

Gottfried Leibniz

La raison de l'être

Claire Schwartz

Belin:

Collection **LE CHEMIN DES PHILOSOPHES**
dirigée par Alain Séguy-Duclot

Faisant référence au chemin paisible de Kyoto que les philosophes aimaient à suivre pour méditer, la collection «Le chemin des philosophes» présente la philosophie comme un mouvement de la pensée. Centrés sur un auteur, une école de pensée ou un concept, les ouvrages de cette collection couvrent toutes les époques, de l'Antiquité à nos jours.

Autres titres parus

- Alain Séguy-Duclot, *Platon. L'invention de la philosophie*, 2014.
Géraldine Lepan, *Rousseau. Une politique de la vérité*, 2015.
Céline Denat, *Nietzsche. Généalogie d'une pensée*, 2016.
Katia Genel, *Arendt. L'expérience de la liberté*, 2016.
Alain Séguy-Duclot, *Descartes. Une crise de la raison*, 2017.
Sabine Plaud, *Wittgenstein. Sortir du labyrinthe*, 2017.

Couverture : *Portrait de Gottfried Leibniz (Leipzig, 1646 – Hanovre, 1716)*,
Huile sur toile de Christoph Bernhard Francke, c. 1695.
© Herzog Anton Ulrich Museum.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

INTRODUCTION

La raison de l'être

Philosophe, mathématicien, physicien, logicien, juriste, diplomate, ingénieur, historien : Leibniz fut tout cela, et bien plus encore. L'universalité de ses intérêts et son intelligence prodigieuse font de son œuvre une véritable encyclopédie raisonnée. Son esprit toujours actif décèle des affinités, des principes communs, établit des rapprochements et perçoit des identités dans les multiples domaines dont il entreprend d'examiner les objets et les règles. Esprit encyclopédique, il est profondément en quête de systématité : son génie lui fait pressentir très tôt le sens d'un ordre et d'une harmonie entre les savoirs et les domaines de l'être. Très jeune, il s'intéresse alors à la logique, et espère remonter de l'analyse des idées et des propositions à un alphabet et une grammaire des pensées humaines : bien maîtrisés, ils mettraient fin aux disputes et controverses qui empoisonnent les affaires humaines et les éloignent de la vérité.

Ce qui informe alors la systématisation du savoir et l'orienté vers les notions primitives, c'est la raison : elle est la réponse à la question du pourquoi ceci plutôt que cela, le principe ultime de toutes les différences. Ce qui est sans raison est sans raison d'être, et les choses se distinguent les unes des autres par leurs raisons propres. Ce

principe, les hommes ne peuvent que l'admettre, mais ne le respectent pas toujours : Leibniz ne cessera de pointer dans les doctrines et les pensées auxquelles il se confronte le manque de fidélité à l'égard de ce qu'il en viendra à appeler le principe de raison suffisante. Dès lors, l'analyse des raisons des choses nous reconduit implacablement à la raison dernière de toutes choses : elle ne peut être que transcendante au monde lui-même, et constituer le principe de son ordre et de son harmonie. L'encyclopédisme leibnizien est ainsi profondément rationnel et son systématisme tend à ressaisir l'unité sous laquelle toutes les choses sont pensées ensemble par Dieu.

On comprend ainsi que, quelques décennies plus tard, les Lumières et les encyclopédistes français n'aient pas toujours reconnu Leibniz comme un des leurs : on se méfie alors des systèmes métaphysiques qui nous éloigneraient de l'expérience et qui, par le fait d'une raison totalisante, manqueraient de saisir les singularités qui se manifestent dans la nature et parmi les hommes. Notre modernité désenchantée, sceptique et parfois nihiliste n'a fait qu'accentuer cette suspicion à l'égard d'une pensée prétendant atteindre rationnellement l'ordre harmonieux du monde. Rien n'illustrerait davantage cet égarement de la raison abstraite que l'optimisme auquel devrait nous conduire le principe de raison suffisante, immédiatement contredit par les malheurs et les tragédies qui ne cessent de ponctuer l'histoire humaine. Certes, la morale leibnizienne ne se prétend pas optimiste et le dogmatisme ridicule du Pangloss voltairien caricature une pensée leibnizienne passée au crible de la systématisation wolffienne. Il n'en demeure pas moins que Leibniz constitue une cible naturelle pour des formes de pensée méfiantes à l'égard d'une entreprise de totalisation du savoir, comme si elle tendait à dissoudre toute représentation de la différence et de la nouveauté, et se rendait impuissante à donner sens au tragique de l'existence.

La totalité leibnizienne n'est pourtant pas ignorante des singularités : au contraire, elle est informée par la considération constante de la synthèse et de l'équilibre de l'un et du multiple, de l'universel et du particulier. Cette tension entre totalité et singularité, Leibniz l'a probablement ressentie dès ses premières années : né à la fin de la guerre de Trente Ans (1618-1648) qui a ravagé son pays, il ressent douloureusement l'éclatement de l'identité allemande, à laquelle il est profondément attaché, et la désunion des États qui a conduit à la défaite du Saint-Empire romain germanique. Il ne cessera de plaider pour la constitution d'une totalité politique harmonieuse – un nouvel empire puissant capable de défendre son identité face à ses voisins belliqueux et de promouvoir l'universalisme du christianisme, mais soucieux de préserver les prérogatives de chacun de ses membres. Cette souveraineté impériale, à rebours de la puissance arbitraire à laquelle ses sujets ne peuvent réclamer des raisons, se réglerait sur la sagesse unanimement reconnue par chacun. Plus le prince est grand, plus sa sagesse est universelle et plus la différence est reconnue et se reconnaît dans son empire. C'est ainsi que le Dieu leibnizien qui règne sur la république des esprits ne crée jamais deux substances identiques et indiscernables : chacune doit avoir sa propre raison d'être, même si le détail de son choix nous dépasse infiniment.

La progression d'une pensée

En vertu de cette distance qui sépare l'intelligence humaine de celle de Dieu, la différence ne peut donc être anticipée *a priori* par nous : elle se découvre *a posteriori* dans la contingence du monde dans lequel nous nous situons. La contingence n'est pas l'indéterminé, au contraire : tout y répond à des raisons infinies que nous apprenons à distinguer toujours un peu mieux les unes des autres.

La systématique leibnizienne n'est donc pas la réduction à un système rigide où les conclusions nous seraient toujours connues par avance, mais un effort pour atteindre une intelligibilité toujours plus distincte des différences qui constituent l'harmonie réelle.

L'œuvre leibnizienne témoigne précisément de ce mouvement de synthèses successives intégrant toujours davantage les raisons saisies par la pensée et l'expérience. L'approche généalogique et progressive que nous en proposons dans cet ouvrage prend ainsi tout son sens : elle épouse le mouvement de la découverte, ordonnée par la raison qui la constitue. Il reste alors à déterminer les étapes décisives de cette trajectoire. Plusieurs entrées sont possibles dans cet univers de l'œuvre leibnizienne dont les perspectives, du reste, se modifient à mesure que ses textes inédits sont régulièrement publiés, dans le cadre du projet d'édition intégrale de ses écrits à partir des archives conservées pour l'essentiel à Hanovre. Toutefois, certains événements rythment clairement cette trajectoire : outre les grandes correspondances qu'il a échangées tout au long de sa vie, on peut isoler le départ d'Allemagne pour Paris en 1672 qui l'intègre à la communauté savante du continent, les travaux menés lors de son installation à Hanovre, qui le conduiront quelques années plus tard à la synthèse que constitue le *Discours de Métaphysique*, et la correspondance avec Antoine Arnauld qui s'entame immédiatement après et qui initie une réflexion sur la nature et les corps, débouchant dans les années 1690 sur la publication du *Système nouveau de la nature*.

Au cours de ces décennies, nous voyons Leibniz poursuivre un même questionnement métaphysique et produire de nouveaux concepts pour y répondre. Cherchant à déterminer l'individu concret qui existe par soi, Leibniz l'identifie dans un premier temps au sujet qui contient en lui toutes ses raisons d'être : c'est la substance individuelle

du *Discours de Métaphysique*. Par la suite, il tend à réduire la substance individuelle à ce qui produit son individualité : ce qui existe substantiellement, c'est alors moins César que l'âme de César, ce qui l'amènera progressivement à constituer le concept de monade. Ce mouvement conduit Leibniz à identifier plus clairement les constituants ultimes de l'être : l'unité et l'activité – caractérisation nourrie par ses travaux sur le concept de force, au carrefour de ses enquêtes métaphysiques et dynamiques, dont l'élaboration assez longue se stabilise avec les écrits dynamiques des années 1690.

La dernière étape de l'œuvre est alors marquée, dans le prolongement des écrits relatifs à l'harmonie préétablie, par un nouvel effort de systématisation pour dessiner les contours de l'harmonie des substances actives dont Leibniz découvre en toutes choses les manifestations. Cette harmonie se structure profondément selon les principes de raison suffisante et du meilleur qui guident l'action divine et dont Leibniz précise le sens. Il reste alors à accorder cette métaphysique de l'être optimalement déterminé avec la question morale de la liberté et du mal : c'est la tâche de la *Théodicée*.

Nous connaissons beaucoup mieux Leibniz aujourd'hui que les lecteurs des XVIII^e, XIX^e siècles et même ceux de la première moitié du XX^e siècle qui ignoraient encore l'existence de textes inédits, remettant en question des interprétations qui, aussi décisives et brillantes soient-elles, ne pouvaient rendre raison du mouvement réel de sa pensée en la systématisant autour d'un axe privilégié. C'est notamment le cas des lectures logicistes proposées par Louis Couturat et Bertrand Russell au début du XX^e siècle. La littérature leibnizienne récente, qui permet de mieux appréhender la logique de l'invention conceptuelle de l'auteur, a donc abondamment nourri notre présente étude. Celle-ci ne prétend pas offrir une synthèse exhaustive de l'œuvre de Leibniz ou de

sa vie¹. Notre étude entend tracer un chemin qui permette au lecteur de parcourir cette œuvre foisonnante, en donnant un accent particulier à la métaphysique de la force, et restituer le progrès d'une pensée qui nous découvre des perspectives insoupçonnées sur l'être, le monde, le vivant ou la mort. Éclairé à chaque étape par la lumière de ses raisons, le mouvement de la pensée leibnizienne ne peut que modifier irrémédiablement le point de vue de celui qui le découvre et le fait sien.

1. Minutieusement retranscrite par Maria-Rosa Antognazza dans le cadre de sa précieuse biographie intellectuelle *Leibniz : An Intellectual Biography*, Cambridge, CUP, 2008.

ABRÉVIATIONS UTILISÉES POUR CITER LES ŒUVRES DE LEIBNIZ

CP : *Confessio philosophi, La Profession de foi du philosophe*, trad. Y. Belaval, Librairie philosophique J. Vrin, 1970.

DPS : *Die Philosophischen Schriften*, 7 vols, édités par C. Gerhardt, Berlin, 1875-1890.

DWL : *Die Werke von Leibniz*, 11 vol., édités par Onno Klopp, Hanovre, 1864-1884.

ET : *Essais de Théodicée*, 1710.

L-T : *Leibniz-Thomasius. Correspondance 1663-1672*, trad. R. Bodeus, Librairie philosophique J. Vrin, 1993.

M : *Monadologie*, 1714.

MS : *Mathematische Schriften*, édités par C. Gerhardt, Halle, 7 vols, 1850-1863, réimp. Hildesheim, Olms, 1962.

O : *Œuvres*, édités par Lucy Prenant, Aubier-Montaigne, 1972.

OFI : *Opuscules et fragments inédits de Leibniz*, édités par Louis Couturat, Alcan, 1903.

OL : *Œuvres de Leibniz publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux*, 7 vol., édités par Foucher de Careil, Firmin-Didot, 1859-1875.

OPC : *Opuscules philosophiques choisis*, édités par Paul Schrecker, Librairie philosophique J. Vrin, 1969.

RG : *Recherches générales sur l'analyse des notions et des vérités. 24 thèses métaphysiques et autres textes*, Puf, 1998.

SSB : *Sämtliche Schriften und Briefe*, Berlin-Hildesheim, Akademie Verlag Olms, 1970-sq.

I. PREMIÈRES ASPIRATIONS

(1646-1670)

1. PREMIERS ENSEIGNEMENTS, PREMIÈRES INSPIRATIONS

L'enfance

L'avidité et l'agilité d'esprit de Leibniz se sont manifestées très tôt. Son père fut son premier maître : Frédéric Leibniz était en effet un homme et universitaire respecté de la très luthérienne ville de Leipzig¹. Il apprend à lire à son fils, l'initie à l'histoire tant sacrée que profane. Le tout jeune Leibniz se passionne notamment pour l'histoire allemande, signe précoce de son amour pour sa patrie dont il cherchera par diverses entreprises de promouvoir la grandeur tout au long de sa vie. Il se révèle être bien plus qu'un élève docile et appliqué : « cet autodidacte-né devance l'enseignement qu'on lui donne². ». Peu après la mort de son père, qui disparaît lorsqu'il n'a que six ans, il est envoyé à la Nikolaischule de Leipzig où il s'amuse à traduire selon sa

1. Sur le luthérianisme particulièrement orthodoxe de la ville de Leipzig, cf. Maria Rosa Antognazza, *op. cit.*, p. 24-30. Plus généralement, sur la jeunesse de Leibniz, cf. Y. Belaval, *Leibniz. Initiation à sa philosophie*, Vrin, 1962, p. 21-46.

2. Y. Belaval, *op. cit.*, p. 23. À la suite d'autres commentateurs, M. R. Antognazza nous invite toutefois à nuancer ce terme d'autodidacte : le génie leibnizien s'est épanoui dans le cadre d'un enseignement reçu de grande qualité : *op. cit.*, p. 30-37.

propre méthode les textes latins. On lui permet alors, pour son plus grand bonheur, de fréquenter la bibliothèque de son défunt père.

Outre l'insatiable curiosité qui ne cessera de stimuler le génie leibnizien, ces anecdotes révèlent l'existence de deux intérêts précoces qui vont en partie structurer ses démarches ultérieures : la constitution des langues et l'histoire. La traduction latine, en effet, demande de procéder logiquement et méthodiquement en identifiant la forme et la place des termes les uns par rapport aux autres pour en comprendre la signification dans la phrase. Il n'est pas excessif de rapporter ce sens de l'analyse des termes aux travaux de logique et de combinatoire qu'il va entreprendre dans les années suivantes. Quant à l'histoire, ce n'est pas seulement celle de son pays qui l'intéresse mais également celle de la pensée dont il découvre les merveilles en lisant les Anciens et qu'il voudra concilier aux découvertes des Modernes. La rencontre avec son futur professeur Jakob Thomasius (1622-1684) ne pouvait alors être qu'harmonieuse, et conforta en lui le sens de la continuité historique dont ce dernier fut un des premiers théoriciens en philosophie.

La découverte d'Aristote

Du latin, Leibniz passe alors au grec, et découvre Platon et Aristote. Le premier sera loué plus tard pour sa considération de la finalité dans l'explication des phénomènes ainsi que pour sa théorie de la connaissance, mais c'est le second qui constitue l'inspiration philosophique majeure de ses premières années. Leibniz aime à le répéter, notamment dans ce témoignage à l'un de ses derniers correspondants :

« Outre que j'ai eu soin de tout diriger à l'édification, j'ai tâché de déterrer et de réunir la vérité ensevelie et dissipée sous les opinions des différentes sectes des philosophes, et je crois y avoir ajouté quelque chose du mien pour faire quelques pas en avant.

Les occasions de mes études, dès ma première jeunesse, m'y ont donné de la facilité. Étant enfant j'appris Aristote, et même les scolastiques ne me rebutèrent point; et je n'en suis point fâché présentement. Mais Platon aussi dès lors, avec Plotin me donnèrent quelque contentement, sans parler d'autres anciens que je consultais par après.» (*À Rémond*, lettre du 10 janvier 1714, *DPS III*, 606).

En d'autres occasions, Leibniz prétend alors avoir été sous le «joug» d'Aristote avant de découvrir les «Modernes» à l'université (*Système nouveau de la nature*, *DPS IV*, 478).

Dans des textes rétrospectifs sur son itinéraire intellectuel, Leibniz évoque essentiellement son adhésion initiale à la métaphysique aristotélicienne de la matière et de la forme et à l'explication des phénomènes physiques qu'elle induit. Mais l'imprégnation aristotélicienne du jeune Leibniz va au-delà de la question spécifique des «formes substantielles» sur laquelle se cristallisera par la suite un grand nombre de ses réflexions. Elle concerne également le cours de logique qu'il suit à l'âge de treize ans. Leibniz en évoque les souvenirs dans une lettre à Gabriel Wagner de 1696 (*DPS VII*, 514-527)¹. Il découvre notamment les *Catégories*, ouvrage dans lequel Aristote identifie les différentes manières de parler de l'être : substance, qualité, quantité, action, passion, lieu, etc. Leibniz conçoit ces notions fondamentales comme les modèles de toutes les choses du monde mais interroge la liste produite par Aristote. Il s'intéresse ensuite à l'analyse aristotélicienne de la proposition, qui met en relation les différentes notions – Socrate (substance) est blanc (qualité), par exemple – et en détermine les conditions de vérité.

Se remémorant peut-être ses jeux précoces de traduction latine, Leibniz entrevoit, dans l'analyse des termes et des propositions dont la logique aristotélicienne déploie l'exposé

1. Sur une analyse de cette lettre, cf. Y. Belaval, *op. cit.*, p. 25-26, et *Leibniz. De l'âge classique aux lumières*, Beauchesne, 1995, p. 54-55.

structuré, davantage qu'une simple explicitation des relations entre notions. Il pressent que la poursuite d'une telle analyse, en faisant apparaître l'ordre engendré par les combinaisons de notions, doit permettre de *découvrir* les relations vraies entre les choses et, dès lors, constituer un art d'inventer permettant de résoudre des difficultés¹. Il s'agit, notamment, d'user des procédés de division et de classification autrement que n'avait pu le faire la logique d'Aristote et de Porphyre.

Par cette intuition, Leibniz s'oppose déjà à l'esprit de la méthode cartésienne. Descartes, en effet, dans la lignée de François Viète (1540-1603), soulignait la fécondité de l'analyse mathématique qui permet, par le biais de l'analyse algébrique, de déterminer les éléments inconnus d'un problème à partir des données connues². Il l'opposait à la stérilité de l'analyse aristotélicienne des propositions au sein d'une syllogistique procédant à partir de prémisses déjà connues et établies³. Le philosophe français s'était ainsi rapidement désintéressé de l'enseignement de logique qu'il avait également reçu ; Leibniz est également conscient de ces faiblesses de la logique aristotélicienne, mais entrevoit les ressources qu'une analyse plus sophistiquée des relations entre les termes pourrait engendrer, et qui servirait de fondement à une méthode générale de découverte de la vérité.

Leibniz entretiendra constamment ce rapport à la logique aristotélicienne qu'il entend amender pour en repousser les

1. Cf. en particulier : *DPS* VII, 516.

2. En supposant l'existence de relations fixes entre grandeurs connues et inconnues d'un problème qu'il s'agit d'exprimer sous forme d'équations, l'analyse algébrique s'emploie selon certaines règles à identifier les racines de ces équations, ce qui revient à déterminer les valeurs des grandeurs inconnues.

3. Un syllogisme est un raisonnement de la forme : Socrate est un homme ; les hommes sont mortels, donc Socrate est mortel. Les deux premières propositions en sont les prémisses, la troisième est la conclusion. Le principe général de la syllogistique est que la vérité de la conclusion qui met en rapport des termes inclus dans les prémisses ne fait que révéler la vérité enfermée dans les prémisses elles-mêmes. Le syllogisme fait apparaître comment la conclusion dépend des prémisses mais ne fait pas découvrir de nouvelle vérité.

limites : sa position ne varie guère du *De Arte Combinatoria* de 1666 aux *Nouveaux Essais* de 1704 qui développent tout particulièrement cette thématique. Par ailleurs, ces premières réflexions sur la logique aristotélicienne contiennent en germe le projet futur de *Caractéristique* ou de langue universelle fondée sur un tel inventaire des notions simples et de leurs diverses relations¹. Il manque encore une analyse plus poussée du rôle du signe dans cet art d'invention de la pensée. L'apprentissage des mathématiques, dont Leibniz n'est pas encore familier à cette date, jouera un rôle décisif dans sa réflexion sur le symbolisme.

Les Anciens et les Modernes

En 1714, Leibniz écrit à Rémond que l'enseignement scolastique d'esprit largement aristotélicien qu'il avait reçu enfant ne l'avait pas rebuté². Toutefois, il ne s'en satisfait pas pleinement. Son esprit inventif est à la recherche de nouvelles méthodes, d'une science plus générale permettant de découvrir des vérités cachées que la science d'alors n'a pas encore su atteindre. C'est dans ces dispositions qu'il entre à l'université de Leipzig, en 1661, et y soutient, deux ans plus tard, sa thèse de baccalauréat, *Disputatio metaphysica de principio individui*. Cette période se caractérise par deux autres éléments majeurs pour la formation de sa pensée : la découverte des « Modernes » et l'enseignement de Thomasius.

En ce qui concerne le premier point, Leibniz prétend, dans cette même lettre à Rémond, avoir alors traversé une forme de crise philosophique :

1. Louis Couturat estime quant à lui que le jeune Leibniz cherchait alors sans le savoir à produire une logique mathématique : *La Logique de Leibniz*, Alcan, 1901, p. 34-35.

2. La scolastique désigne de manière assez générale l'enseignement universitaire de la philosophie qui se constitue au Moyen Âge, et inspiré des textes aristotéliciens, du moins ceux qui étaient alors connus.

« Étant émancipé des écoles triviales, je tombais sur les Modernes, et je me souviens que je me promenais seul dans un bocage auprès de Leipzig, appelé le Rosendal, à l'âge de 15 ans, pour délibérer si je garderais les formes substantielles. Enfin le mécanisme prévalut et me porta à m'appliquer aux mathématiques. » (*DPS* III, 606).

À de multiples occasions, Leibniz affirmera donc être s'être libéré du joug d'Aristote par la lecture des philosophes modernes. Il cite Gassendi (1592-1655) et Bacon (1561-1626)¹, Galilée², mais également les cartésiens, alors même qu'il n'a probablement lu Descartes qu'à son arrivée à Paris, et ne le connaît que par l'intermédiaire de son disciple allemand Clauberg (1622-1665) qui opère un retour significatif à la logique par rapport au maître³. Dans une lettre importante à son professeur Thomasius, Leibniz sera amené à en dresser une liste presque exhaustive :

« Mon souhait, cependant, est que vous poussiez la composition et le fil de l'histoire jusqu'à l'époque récente qui est la nôtre et que vous remontiez à notre jeunesse irréfléchie que les Modernes n'ont droit, ni à tout, ni à rien. Bagemihn n'est pas le seul à réclamer votre censure : il y a les Patrizi, les Telesio, Campanella, Bodin, Nizoli, Fracastorio, Cardan, Galilée, Verulam, Gassendi, Hobbes, Descartes, Basso, Digby, Sennert, Sperling, Derodon, Deusing, et bien d'autres noms qui tirent à eux le manteau de la philosophie. » (Lettre du 30 avril 1669, *DPS* I, 15 ; *L-T*, p. 97).

En réalité, il est difficile de concilier les approches baconiennes, atomistes ou cartésiennes des corps et de

1. À *Foucher*, lettre de 1675, *DPS* I, 371, et à propos de Descartes : « J'avoue que je n'ai pas pu lire encore ses écrits avec tout le soin que je me suis proposé d'y apporter ; et mes amis savent qu'il s'est rencontré que j'ai lu presque tous les nouveaux philosophes plus tôt que lui. Bacon et Gassendi me sont tombés les premiers entre les mains, leur style familier et aisé était plus conforme à un homme qui veut tout lire. ».

2. *Ibid.*

3. Le rapport complexe de Leibniz à Descartes fut donc largement médiatisé par ses disciples plus ou moins fidèles et pénétrants, ce qui a certainement nourri la méfiance qu'il a toujours manifestée à l'égard du philosophe français.

leurs mouvements, par exemple. Toutefois, il y a bien un dénominateur commun à ces penseurs aux thèses par ailleurs très différentes : ils se rejoignent pour s'opposer à certains principes de l'explication des phénomènes selon la *Physique* aristotélicienne. Or, cette liste d'auteurs apparaît précisément dans cette lettre, sur laquelle nous reviendrons, où Leibniz entend démontrer à Thomasius que l'explication de la nature corporelle par la matière et la forme, telle que l'entendait Aristote, ne diverge pas fondamentalement de l'approche atomiste ou mécaniste qui prétend s'y opposer. D'où l'appel lancé par ce texte de 1669 à une réhabilitation de l'aristotélisme au sein d'une « philosophie réformée », qui témoigne du projet, propre aux écrits de jeunesse de Leibniz, de concilier la physique d'Aristote et celle des Modernes.

Dès lors, il y a lieu cette fois de douter des divers récits de son parcours intellectuel que Leibniz s'est plu à écrire à un âge plus mûr : il ne s'est jamais pleinement libéré du « joug » d'Aristote sous lequel il n'a en réalité pas été, pour se retrouver ensuite dans le camp des « Modernes ». Ceux-ci, tels que les conçoit Leibniz, ne partagent ni les mêmes méthodes, ni la même métaphysique, et ne poursuivent pas les mêmes buts : on ne peut comprendre dans ces conditions comment il se serait identifié à eux et aurait ainsi bouleversé son identité philosophique. En revanche, ils ont pu, dans toute leur diversité, constituer une source d'inspiration pour le jeune étudiant en recherche d'une science plus accomplie et inventive que le système aristotélicien dont il avait déjà perçu les limites en logique.

L'enseignement de Jakob Thomasius

L'autre élément qui conduit à tempérer l'hypothèse d'un Leibniz basculant de l'aristotélisme à l'atomisme, au cartésianisme ou à quelque autre doctrine qui lui serait opposée, est la façon dont il reçoit l'enseignement du successeur de

son père à la chaire de Sciences morales : Jakob Thomasius, éminent spécialiste d'Aristote sous la direction duquel il rédige son mémoire de premier cycle¹. Si, rapidement, l'élève dépasse le maître, en particulier sur les questions scientifiques, la correspondance entre les deux hommes témoigne d'une admiration mutuelle qui semble des plus sincères. Leibniz apprécie l'érudition de son professeur, son sens de la continuité historique, et la perception des déformations que la tradition scolastique a fait subir à la pensée du Stagirite.

C'est donc auprès de lui qu'il cherche la confirmation d'une possible conciliation entre la physique des Modernes et celle d'Aristote, dans la lettre d'avril 1669 déjà citée. Thomasius s'inscrit dans un courant de pensée auquel appartient également un autre professeur du jeune Leibniz : Johann Adam Scherzer (1628-1683). Il s'agit d'une forme d'«éclectisme» visant à examiner la tradition philosophique, et plus particulièrement aristotélicienne, à la lumière de la doctrine luthérienne². Leur éclectisme se manifeste dans leur enseignement qui relève ainsi d'une ouverture critique à la tradition : il ne s'agit pas de chercher la vérité dans l'étude exclusive d'une œuvre philosophique, mais de chercher, dans les divers textes que les grands penseurs nous ont légués, les moments où ils ont su approcher la vérité une et éternelle.

Cette attitude se fonde sur une croyance en l'unité de la vérité : celle-ci se révèle dans les dogmes chrétiens, plus précisément dans leur interprétation luthérienne, mais la philosophie est susceptible de la ressaisir par la voie du discours rationnel. Leibniz n'est toutefois pas devenu

1. Pour une présentation synthétique des relations entre les deux hommes, cf. *L-T*, p. 7-32.

2. Pour une étude plus détaillée de l'éclectisme spécifique des professeurs de Leibniz, cf. C. Mercer, «The young Leibniz and his teachers», dans *The Young Leibniz and his Philosophy (1646-1676)*, S. Brown (éd.), Dordrecht, Kluwer, 1999, p. 19-40.

éclectique et conciliateur sous l'influence de ces professeurs : ces derniers semblent plutôt avoir renforcé et structuré une tournure d'esprit qu'il avait manifestée dès l'enfance, de façon quasi primitive.

*Une première conception de la substance :
la dissertation de 1663*

C'est dans ce contexte qu'il rédige sa dissertation de premier cycle en 1663, *De principio individui* (DPS IV, 15-26) : elle traite d'un problème éminemment scolastique, le principe de l'individuation métaphysique des êtres¹. En vertu de quoi une chose réelle se distingue-t-elle d'une autre? Sans entrer dans le détail du texte qui repose sur les concepts métaphysiques alors enseignés, comme ceux de matière et de forme, d'essence et d'existence, précisons que Leibniz examine quatre hypothèses et défend la première, inspirée par l'ontologie du philosophe jésuite Suarez (1548-1617). Cette hypothèse détermine l'individuation d'une chose par son «entité totale», c'est-à-dire par l'union singulière d'une matière et d'une forme, et non par quelque principe abstrait et distinct de la substance elle-même.

On a coutume d'affirmer que, par ce texte, Leibniz se range alors du côté des nominalistes : pour ces derniers, il n'existe que des choses individuelles comme Socrate ou telle belle statue, tandis que des entités plus génériques, appelées des «universaux», comme «l'homme», «le beau», ne sont que des mots, et non des êtres en soi. On a même pu rapporter ce premier exposé de la substance à ses textes ultérieurs, selon lesquels la substance individuelle se détermine par l'ensemble des propriétés qui lui sont propres, ce qui suppose

1. Deux éditions françaises offrent une présentation et une traduction de ce texte de jeunesse : par Jeannine Quillet, *Les Études philosophiques*, 1979/1 p. 79-105 et par René Violette, *Leibniz. Physique et métaphysique. Opuscules de jeunesse*, Limoges, Lambert-Lucas, 2012.

réciroquement qu'aucune propriété ou aucun principe individualisant n'existe hors de la substance individuelle¹.

Cette dissertation de 1663 affirme sans aucun doute une forme de nominalisme qui explique ainsi la fascination du jeune Leibniz pour Hobbes². Mais le principe d'individuation de 1663 ne peut être superposé à la thèse de la notion complète de la substance individuelle du *Discours de métaphysique* ni à la monade des textes encore plus tardifs³. On ne trouve notamment pas, dans le texte de 1663, ce qui constituera les fondements de ses conceptualisations ultérieures de la substance : l'articulation entre le point de vue métaphysique de l'individuation par la matière et la forme considérées ensemble ; le point de vue logique de l'individuation par l'ensemble des propriétés du sujet auxquels elles se rapportent ; et la conception de la forme à partir d'une analyse physique de la force.

Ce Leibniz de Leipzig manifeste comme à l'état pur la curiosité et l'inventivité intellectuelles du Leibniz de la postérité, avec cette volonté d'aller à la recherche de tous les trésors de la pensée que l'humanité a pu laisser en héritage pour en embrasser tous les domaines. Se réappropriant le sens scolastique de la *disputatio*, Leibniz affirmait en effet dans la dissertation de 1663 que la vérité jaillit du rapprochement des opinions comme les étincelles des frottements

1. Cf. Benson Mates, *The Philosophy of Leibniz : Metaphysics and Language*, Oxford, OUP, 1986, p. 7.

2. Leibniz prendra toutefois ses distances assez rapidement avec le nominalisme hobbesien, notamment dans la Préface qu'il rédige en 1670 pour la réédition de l'ouvrage de l'humaniste Nizolius, *De veris principiis : DPS IV*, 127-176. Hobbes irait trop loin en ne se contentant pas de réduire les universaux à des noms, mais en faisant consister la vérité elle-même, ou les relations réelles entre les choses, en des rapports de noms arbitrairement choisis.

3. Il se trouve que dans la préface qu'il rédige à la dissertation de son étudiant, Thomasius emploie justement le terme de monade mais il demeure directement intégré aux catégories scolastiques de la métaphysique. Il s'agit de désigner les individus qui constituent en eux-mêmes une espèce unique, comme les anges.

du silex (*DPS* IV, 17, § 3). Mais la vue d'ensemble et sa conceptualisation lui manquent encore. Il lui reste à explorer des domaines qui deviendront rapidement décisifs dans la constitution de sa pensée : les mathématiques, le droit et la politique.

Un jeune homme brillant et ambitieux : Leibniz, docteur en droit

Lors de son bref séjour à Iéna, à l'été 1663, Leibniz rencontre Erhard Weigel (1625-1699) qui lui enseigne les mathématiques, palliant ainsi une lacune de sa formation universitaire. Il est certain que c'est lors de son séjour à Paris que Leibniz découvrira toute l'importance des mathématiques et produira lui-même des avancées considérables dans ce domaine¹. Son œuvre étant toutefois faite de va-et-vient, Leibniz se remémorera quelques techniques et inspirations de Weigel lorsqu'il aura mûri sa propre pensée mathématique.

Les années qui suivent sont marquées par sa découverte du droit, dont il a entrepris l'étude tout en poursuivant son cursus philosophique, et par celle de la politique. Leibniz est un esprit agile et curieux, mais également un jeune homme ambitieux. À l'issue de cette double formation couronnée par deux doctorats brillamment obtenus, il décide de ne pas poursuivre sa carrière dans un monde universitaire assez cloisonné et soumis à une tradition scolastique et luthérienne. Comme le fait remarquer M.-R. Antognazza, que Leibniz ait choisi d'entamer des études de droit plutôt que de théologie est assez révélateur de l'état d'esprit du jeune homme : si son grand-père maternel était un

1. Leibniz affirme lui-même à plusieurs reprises n'être devenu mathématicien ou « géomètre » qu'au cours de son séjour parisien : *DPS* I, 371, *DPS* VII, 186, etc.

juriste renommé, son environnement familial très empreint de luthérianisme aurait dû l'inciter plutôt aux études de théologie¹. L'auteur suggère deux explications convaincantes à ce choix : d'une part, Leibniz devinait la difficulté qu'il aurait à se soumettre à l'orthodoxie académique luthérienne sur ces sujets qui lui tenaient pourtant à cœur, mais d'autre part, il ne pouvait manquer de songer aux riches carrières promises à un étudiant en droit en comparaison des modestes perspectives qui s'offraient à un étudiant en théologie.

Leibniz ne peut étudier une chose sans chercher à la renouveler : son esprit fécond se passionne alors pour les méthodes employées en droit et pour son véritable objet, la justice. Il parcourt donc les textes de loi, étudie les verdicts et s'interroge sur la rationalité à l'œuvre dans la jurisprudence. Ces réflexions aboutissent à l'écriture de divers textes : sa dissertation de baccalauréat en 1665, *De Conditionibus*, suivie de sa thèse de doctorat sur les « cas perplexes » (*De Casibus perplexis in jure*) en 1666, et l'année d'après, sa *Nova Methodus discendae docendaeque jurisprudentiae* où il expose un projet critique d'enseignement de la jurisprudence.

Qu'il s'agisse de l'analyse des conditions du jugement, de ses cas problématiques ou de l'organisation de la jurisprudence, Leibniz est animé par un souci de rationalisation du droit. Dans le *De Casibus*, par exemple, il s'agit de résoudre certains paradoxes de l'interprétation ordinaire du droit positif qui semblent rendre impossible tout jugement. Ce sont des antinomies bien connues des juristes, portant notamment sur des questions de contrats à multiples parties ou d'héritage. Il traite par exemple du cas du rhéteur déjà mentionné par le Romain Aulu-Gelle² : le sophiste

1. *Op. cit.*, p. 60.

2. *Nuits attiques*, V, 10.

BIBLIOGRAPHIE

- MATES, Benson, *The Philosophy of Leibniz : Metaphysics and Language*, Oxford, OUP, 1986.
- MERCER, Christia, «The young Leibniz and his teachers», dans *The Young Leibniz and his Philosophy (1646-1676)*, Stuart Brown (éd.), Dordrecht, Kluwer, 1999, p. 19-40.
- MESNARD, Jean, «Leibniz et les papiers de Pascal dans *Leibniz à Paris (1672-1676)*, *Studia Leibnitiana Supplementa*, vol. XVII, 1978, I, p. 45-58.
- NDIAYE, Aloyse Raymond, *La Philosophie d'Antoine Arnauld*, Vrin, 1991.
- RATEAU, Paul, «Les preuves leibniziennes de l'existence de Dieu : la "voie" du mouvement», *Revue de métaphysique et de morale*, Juillet 2016-3, p. 357-386.
- RAUZY, Jean-Baptiste, *La Doctrine leibnizienne de la vérité*, Vrin, 2001.
- RISI, Vincenzo de, *Geometry and Monadology, Leibniz's Analysis situs and Philosophy of space*, Birkhäuser, Basel/Boston/Berlin, 2007.
- ROBINET, André, *Leibniz. Le meilleur des mondes par la balance de l'Europe*, Puf, 1994.
- , *Malebranche et Leibniz. Relations personnelles*, Vrin, 1955.
- SCHULTHESS, Daniel, *Leibniz et l'invention des phénomènes*, Puf, 2009.
- SLEIGH, Robert, «Leibniz on divine concurrence» in *The Philosophical Review*, vol. 113, n° 2, Avril 2004.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 5
La raison de l'être, p. 5 • La progression d'une pensée, p. 7

I. PREMIÈRES ASPIRATIONS (1646-1670) 13

1. PREMIERS ENSEIGNEMENTS, PREMIÈRES INSPIRATIONS..... 15

L'enfance, p. 15 • La découverte d'Aristote, p. 16 • Les Anciens et les Modernes, p. 19 • L'enseignement de Jakob Thomasius, p. 21 • Une première conception de la substance : la dissertation de 1663, p. 23 • Un jeune homme brillant et ambitieux : Leibniz, docteur en droit, p. 25 • De la jurisprudence à la justice, p. 28 • Leibniz, docteur en philosophie : le De Arte combinatoria, p. 30 • À la cour de Mayence, p. 32 • Leibniz, politique et diplomate, p. 34 • Projets éditoriaux, p. 36

2. ÉMERGENCE DU QUESTIONNEMENT PHYSICO-THÉOLOGIQUE..... 39

La correspondance avec Thomasius. Forme et matière., p. 39 • La critique des formes substantielles, p. 41 • La preuve de l'existence de Dieu par le mouvement, p. 44 • Le sens de la conciliation d'Aristote et des Modernes, p. 47 • La Confessio naturae contra atheistas, p. 50 • Expliquer la transsubstantiation, p. 54

3. LA MANIFESTATION D'UN STYLE DE PENSÉE 57

Continuité et systématité, p. 57 • Les Demonstrationes catholicae, le fil d'Ariane?, p. 59

II. À LA RENCONTRE DE L'EUROPE SAVANTE (1671-1676)..... 61

4. UNE PREMIÈRE PHYSIQUE : L'HYPOTHESIS PHYSICA NOVA..... 63

La Theoria motus abstracti et les «indivisibles», p. 65 • Les principes du continu, p. 66 • Un concept central : le conatus, p. 69 • Les corps comme «esprits momentanés», p. 71 • De l'abstrait au concret, p. 73 • Mouvement concret et action divine, p. 76 • Conclusion : une physique inaboutie, p. 79

5. LE SÉJOUR PARISIEN..... 81

La rencontre avec Antoine Arnauld : nouvelle physique et transsubstantiation, p. 82 • La Confessio philosophi : une première théodicée, p. 86 • La justification du péché, p. 88 • De Paris à Londres : nouveaux échanges,